

QUATRIÈME  
MANDAT

## Le peuple

**«Un corps est une coopérative de cellules qui doivent s'entendre pour survivre. Une société est une coopérative d'individus qui doivent faire de même.»**

(Richard Dawkins)

Si nous étions vraiment le «peuple des miracles» que voulait nous faire croire Abassi Madani au temps où il se préparait à devenir le premier calife du premier Etat islamique en Algérie, il ne serait pas aujourd'hui en train de se dessécher au Qatar. Se prévalant tacitement d'un entente avec Allah, il promettait le paradis aux électeurs en contrepartie de leur vote en faveur du FIS. La morale de l'histoire est que Dieu lui a fait goûter l'enfer de la prison pendant une décennie et les affres de l'exil pendant une autre, tandis que le «peuple des miracles», lui, a eu droit à une ère de terrorisme dont il n'est pas près de sortir puisqu'un nombre important de nos

déré en fit une figure de style, le moment le plus intense dans un discours, celui où le peuple mélomane et l'esprit du douar mythomane se sentent brusquement élevés, soulevés, propulsés dans les cieux comme le Prophète lors de sa miraculeuse ascension (*al-isra-wa-l-mi'râj*). C'est à ce langage poétique, facile et irrationnel, qu'on reconnaît les démagogues, ceux qui flattent le peuple comme le renard de Jean de La Fontaine flattait le corbeau pour le délester de son fromage. Il faut arrêter avec ces méthodes datant d'une autre époque, avec ce langage débilant pour indigènes analphabètes, car un «grand peuple» n'a pas besoin de discours élogieux ou de leaders providentiels, il se suffit à lui-même et de sa réalité. Sa grandeur est attestée par sa puissance rayonnante dans le monde, par son classement dans l'excellence internationale, par ses musées et ses panthéons où dorment ses centaines de penseurs, d'inventeurs, de grands chefs d'Etat et de généraux depuis

du fait de mes retours incessants à notre passé et de mes jugements qui leur ont laissé l'impression que nous sommes pris dans les rets d'une fatalité historique et qu'il n'y a rien à faire pour s'en débarrasser, c'est-à-dire redresser nos idées et nos comportements pour modifier le cours de notre histoire. Le fait que je retourne inlassablement au passé ne procède pas d'une obsession mais découle d'une nécessité pédagogique. En faisant dans mes écrits anciens et actuels le lien entre notre histoire présente et notre histoire passée, je veux montrer que ce sont les causes à l'origine de la colonisation qui sont à l'origine du sous-développement, du despotisme et de notre «encanaillement» par le régime qui nous gouverne. Le passé n'est pas une séquence temporelle détachée de notre présent, une époque révolue comme le paléolithique. Dans le temps, l'esprit du douar n'occupe pas un moment particulier, il n'a pas été rangé sur une étagère entre notre patrimoine folklorique et celui anthropologique, près d'un vestige de «l'Homme de Mechta Larbi» ou d'une dent de «l'Homme de Tizi Ghennif». Il reste notre horizon, il est devant nous comme une possibilité d'avenir et de ressourcement, comme une valeur refuge. Le douar et la *dechra* ne sont pas des embryons de villages éparpillés dans des endroits oubliés de la civilisation ; c'est notre univers culturel et social où que nous soyons et où que nous allions, même à l'étranger. Ce ne sont pas des lieux fixes mais des campements, des configurations mentales qui surgissent là où s'attroupent deux Algériens ou plus.

Les Algériens de jadis dont les idées et les perspectives étaient bornées par les limites de leur *dechra* ne voyaient pas ce qu'ils avaient en commun ou pouvaient partager avec les habitants de *dechras* lointaines, dans les directions des autres points cardinaux. Ils sont morts et leurs

Par Nour-Eddine Boukrouh  
noureddineboukrouh@yahoo.fr



*daiya*, *chouyoukh* et *oulama*, la religiosité primaire affichée dans les apparences, les propos et l'habillement, la prédominance des partis islamistes dans le paysage politique et des *zouïas* dans les associations de la société civile... Ce peuple, dans de larges proportions, cherche à croire et non à exercer sa raison et son sens critique. Pis encore, il cherche qui l'en débarrasser, d'où le succès populaire de cheikh Chem-sou et de ses homologues qui pontifient sur les chaînes TV privées et publiques où ils «font de l'audimat» selon ce que m'a confié le directeur de l'une d'elles. Un tel peuple ne ressemble pas à l'idée qu'on peut se faire d'un «peuple des miracles», mais à celui d'une cour des miracles.

Ce directeur rejoint les démagogues politiques qui, au lieu de tenir un langage de vérité et de réalisme à leurs concitoyens pour les inciter à aller dans la direction du progrès et de la citoyenneté, cherchent ce qui est exploitable commercialement ou électoralement en eux pour en tirer profit. Comme faisait autrefois Djouha en courant de douar en *dechra*. L'élite ne se met pas en tête du convoi pour éclairer sa route et le guider dans le bon sens, elle le suit à l'arrière en chantant ses «vertus».

Quand ils regardent un film comme *Carnaval fi dechra* ou le *Clandestin*, nos compatriotes de toutes les couches sociales rient de bon cœur en croyant rire de fictions parsemées de gags dus à l'imagination d'un metteur en scène talentueux alors qu'en fait ils rient de notre réalité mentale, culturelle, sociale et politique projetée au cinéma. Ils la connaissent cette réalité mais n'en rient que quand elle est montrée à l'écran et regardée par tout le monde ensemble. J'ai toujours pensé que certains de nos acteurs n'en étaient pas, qu'ils n'avaient pas besoin d'être formés dans

**Vous croyez sérieusement qu'on les a éblouis avec notre dernière trouvaille géniale, le 4<sup>e</sup> mandat, et qu'on va être mieux considérés dans le concert des nations ? Ceux qui ont félicité Bouteflika pour sa «victoire» et le peuple pour sa «sagesse» l'ont fait parce qu'ils ont besoin de nos réserves de change pour donner du travail à quelques-unes de leurs entreprises, et de notre coopération sécuritaire pour qu'on garde nos *harraga* chez nous, qu'on ne leur exporte pas de nouveaux terroristes, et qu'on les renseigne sur ceux qu'ils recherchent.**

soldats est tombé cette semaine sous ses balles. Il en va ainsi des promesses qui n'engagent que ceux qui y croient. Aujourd'hui, Benflis ne peut pas évoquer le «peuple algérien» sans lui accoler machinalement le qualificatif de «âdhim» (grand). S'il était si «grand» que ça, pourquoi n'a-t-il pas soutenu sa «juste» cause et s'est soit abstenu soit a voté en faveur de Bouteflika ? Même si le taux de participation n'avait été que de 10%, et que Benflis avait gagné l'élection sans la fraude, pourquoi accepterait-il un 4<sup>e</sup> mandat usurpé ? Et pourquoi s'est-il résigné à mettre à sa tête un président d'occasion au lieu d'un président neuf ?

Finalement, seul Bouteflika, à qui il est arrivé de donner au peuple du «*wa ma adraka ma châab al-djazairi !*» (l'incomparable peuple algérien !), quand il pouvait encore parler, aura réussi à passer entre les gouttes. C'est peut-être parce qu'il les a distancés d'une tonalité puisée à même le Coran («*wa ma adraka*») que lui est au pouvoir et eux dans la mouise.

Nous savons de quand date cette formule démagogique : des premiers jours qui ont suivi l'Indépendance, quand le slogan «Un seul héros, le peuple !» fut consacré pour verser en entier le mérite de la Révolution du 1<sup>er</sup> Novembre au compte d'une société anonyme afin de ne pas avoir à le répartir entre les sociétaires de la SNC (société en nom collectif) qui s'entre-déchiraient pour s'emparer de la gérance.

Il ne fallait pas qu'il y ait un ou plusieurs héros vivants, sinon c'est de droit que la gérance leur serait revenue. Le peuple n'étant pas un individu pouvant prétendre à la direction du pays, le consensus se réalisa sur l'astuce : tresser des couronnes aux martyrs qui ne gênaient plus personne et rendre un vibrant hommage aux héros virtuels symbolisés par le «soldat inconnu». Cela arrangeait bien les affaires des prétendants dont beaucoup étaient de véritables soldats inconnus, vivants et décidés à le rester... au pouvoir.

Dans la suite des temps, l'usage immo-

l'Antiquité. Ses dirigeants sont élus pour faire du chiffre et ne discutent, avec mesure et sobriété, que lorsqu'ils doivent rendre compte de leurs actes de gestion. Il sera toujours temps de nous congratuler, de glorifier notre peuple et de le porter aux nues quand il le méritera, quand il ne sera plus parmi les derniers dans les classements mondiaux mais parmi les premiers, quand il ne sera plus la risée du monde

**Aujourd'hui, Ghardaïa brûle et la Kabylie s'enflamme sans que les autres régions du pays voient en quoi elles seraient concernées par «leurs» problèmes. Pour elles, ces événements lointains se déroulent chez d'autres peuples et ne concernent qu'eux. Jusqu'à ce que les flammes se mettent à leur lécher les pieds un matin.**

mais parmi les peuples admirés pour ce qu'ils font tous les jours et depuis toujours sans interruption et non pour ce qu'ont fait leurs parents et grands-parents il y a plus d'un demi-siècle pour sortir de 132 ans d'indigénat. Nous, nous l'avons oublié tellement notre tête a été tournée par le vertige du nombrilisme mais eux ne nous voient que comme d'anciens colonisés, d'anciens pauvres, de faux riches et un futur pays en voie de sous-développement économique et mental. Vous croyez sérieusement qu'on les a éblouis avec notre dernière trouvaille géniale, le 4<sup>e</sup> mandat, et qu'on va être mieux considérés dans le concert des nations ? Ceux qui ont félicité Bouteflika pour sa «victoire» et le peuple pour sa «sagesse» l'ont fait parce qu'ils ont besoin de nos réserves de change pour donner du travail à quelques-unes de leurs entreprises, et de notre coopération sécuritaire pour qu'on garde nos *harraga* chez nous, qu'on ne leur exporte pas de nouveaux terroristes, et qu'on les renseigne sur ceux qu'ils recherchent.

Le 4<sup>e</sup> mandat a été pour moi l'occasion de sonder les profondeurs morales de notre nation à travers les échanges avec les lecteurs qui m'écrivent, me permettant quelquefois d'ajuster mes sujets. Il en est parmi eux qui ont été gagnés par un certain pessimisme, voire la démoralisation

ossements réduits en poussière mais leurs représentations mentales, leur façon de penser et d'agir sont passées dans notre héritage génétique, socioculturel et politique. Nous sommes leurs descendants, leurs héritiers, leurs continuateurs et parfois leurs clones dans le bon et le mauvais, le juste et le faux. De la même façon l'avenir sera la projection du présent, des idées que nous portons et que nous transmettrons à nos enfants par le jeu de la mécanique génétique et socioculturelle.

Aujourd'hui, Ghardaïa brûle et la Kabylie

**A certains égards, nous ressemblons aux séropositifs qui portent un virus à l'état latent. Nous portons le virus du «carnaval fi dechra» qui ne s'active que lorsqu'on est entre nous, ici ou à l'extérieur. Lorsque nous sommes en pays étranger il s'endort miraculeusement, mais, à la première rencontre «*hna fi hna*», il se réactive et devient virulent.**

lie s'enflamme sans que les autres régions du pays voient en quoi elles seraient concernées par «leurs» problèmes. Pour elles, ces événements lointains se déroulent chez d'autres peuples et ne concernent qu'eux. Jusqu'à ce que les flammes se mettent à leur lécher les pieds un matin. Notre peuple est dans une large mesure crédule, sentimental, émotionnel, irrationnel. En témoignent le retour à la médecine religieuse entre *hidjama* et *roqya*, la floraison inconnue depuis l'Indépendance de

des instituts et qu'il leur suffit d'être filmés tels quels. Peut-on concevoir Othmane Ariouat autrement qu'on le voit à l'écran ? D'ailleurs il n'était pas dans son élément dans le film sur Bouamama où il était aux antipodes des rôles qui lui collent à la peau et lui vont si bien. On peut citer d'autres acteurs, comme Rouched.

Ce qui les distingue des autres Algériens, c'est que ces derniers ne sont pas payés pour être filmés.